



Elle se laissa tomber sur le gazon et s'y débattit longtemps. (Page 375.)

chez vous, ce n'est pas de moi qu'il faut parler... mais de vous, chère enfant.

En entendant ces mots du bossu, M. de La Roचाiguë fit plus d'attention qu'il n'en avait fait jusqu'alors à la présence d'Herminie, et lui dit :

— Pardon, ma chère demoiselle... mais tout ce qui vient de se passer m'a tellement distrait que...

— Monsieur de La Roचाiguë, dit Ernestine à son tuteur, en prenant Herminie par la main, je vous présente... ma meilleure amie... ou plutôt ma sœur... car deux sœurs ne s'aiment pas plus tendrement que nous.

— Mais, dit le baron fort surpris, si je ne me trompe, Mademoiselle... Mademoiselle... est la maîtresse de piano... que nous avons choisi en raison de la délicatesse parfaite de ses procédés envers la succession de la comtesse de Beaumesnil.

— Mon cher baron, dit le marquis, vous aurez encore bien des choses très-singulières à apprendre au sujet de mademoiselle Herminie.

— Vraiment ! dit M. de La Roचाiguë ; et quelles sont ces choses singulières ?

— Dans notre entretien de tout à l'heure... je vous dirai... ce que je pourrai vous dire à ce sujet ; qu'il vous suffise seulement de savoir que votre chère pupille a aussi noblement placé son amitié que son amour... car, en vérité, celle qui doit avoir pour mari M. Olivier Raymond, devait avoir pour amie mademoiselle Herminie.

— Oh ! M. de Maillefort a bien raison, dit mademoiselle de Beaumesnil en se rapprochant de sa compagne, tous les bonheurs... me sont venus à la fois, et le même jour, dans cette modeste soirée de madame Herbaut...

— La modeste soirée... de madame Herbaut, répéta le baron en ouvrant des yeux énormes, quelle madame Herbaut ?

— Ma chère enfant, dit le bossu en voyant les ébahissements du baron renaitre aux dernières paroles d'Ernestine, il faut être géné-

reuse et ne pas donner une nouvelle énigme à deviner à M. de La Roचाiguë.

— Je me déclare d'avance incapable de la deviner, s'écria le baron, j'ai la cervelle aussi étonnée... aussi confuse... étourdie, que si je venais de faire une ascension en aérostat.

— Rassurez-vous, baron, dit en riant M. de Maillefort, je vais tout vous dire, sans mettre le moins du monde votre imagination à l'épreuve

(La fin au prochain numéro.)

## MADemoiselle DE KÉROUARE

PAR

JULES SANDEAU.

(Suite.)

M. de Kéroouare et Marie demeurèrent atterrés sous le coup de ces terribles paroles. La foudre en tombant à leurs pieds les eût frappés de moins de stupeur et de moins d'épouvante. Avant l'arrivée de M. de Grand-Lieu, tous deux pouvaient encore dégager leur foi sans faillir rigoureusement à l'honneur. Mais le pouvaient-ils à cette heure, pouvaient-ils reprendre sans honte la parole que M. de Grand-Lieu offrait de leur rendre avec tant de générosité ? nul ne saurait dire, Dieu seul a pu savoir ce qui se passa en cet instant dans le cœur du dernier des Kéroouare. Il s'agissait de choisir entre le malheur de sa fille et le déshonneur de son nom ; il n'était pas d'autre alternative. Ce fut alors que Marie se leva, digne enfant de sa noble race.

— Monsieur de Grand-Lieu, lui dit-elle d'une voix haute et ferme, s'il ne vous appartient pas de nous entraîner dans votre ruine il nous appartient, à nous, de vous y suivre. Votre pauvreté nous est plus chère que votre fortune. Tant que ce château sera debout, vous

ne manquerez pas d'asile ; et s'il est vrai que vous m'aimez, voici ma main, monsieur, elle est à vous.

A ces mots, mademoiselle de Kéroouare tendit sa main qui ne tremblait pas.

— Bien, mon sang ! bien, ma fille ! s'écria le vieux comte éperdu.

Et il pressait sur son cœur les deux jeunes gens qu'il avait réunis dans une même étreinte.

Durant toute cette scène, mademoiselle de Kéroouare demeura à la hauteur de son sacrifice. Elle imposa silence aux scrupules de M. de Grand-Lieu et fixa elle-même, dans un temps rapproché, l'époque de leur mariage. Le comte de Kéroouare savait bien ce qu'il en coûtait ; mais il acceptait l'immolation de son enfant avec l'inflexible égoïsme de l'honneur, le plus dur, le plus inexorable de tous les égoïsmes. D'ailleurs, le vieux gentilhomme était loin de penser que sa fille dût en mourir. Il ne croyait pas aux antipathies invincibles, et, jugeant M. de Grand-Lieu très-digne en tout point d'être aimé, il se disait que nécessairement Marie l'aimerait à la longue. Et en effet, pour M. de Kéroouare, qui ne soupçonnait rien, qu'était-ce, après tout, que ce grand dévouement ? M. de Grand-Lieu était jeune, d'une beauté mâle et fière, brave comme l'épée de son père : Marie se consolait bien vite. M. de Grand-Lieu ne se retira que fort avant dans la nuit. Restée seule avec le comte, la jeune fille ne laissa rien paraître de l'état de son âme. Elle rassura le vieillard sur l'étendue de son sacrifice, et ne se sépara de lui qu'avec le sourire sur les lèvres. Comme la victime antique, pour marcher à l'autel elle se couronnait de fleurs. Mais lorsqu'elle ne se sentit plus soutenue par l'exaltation du moment, ni contenue par la présence de son père, une fois seule dans sa chambre, face à face avec la réalité, son désespoir éclata, et son cœur, libre enfin, s'épancha en ruisseaux de larmes.

— O mon père ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, sommes-nous quittes enfin ? Vous m'aviez offert le sacrifice de votre honneur ;